La Libre Belgique
Date: 17-08-2024
Page: 41
Periodicity: Daily
Journalist: Hubert Heyrendt
Circulation: 25740
Audience: 247425
Size: 496 cm²

Fabrizio Rongione : “Je suis un enfant des Dardenne”

Toute première fois

Il y a un commencement à tout. *La Libre* se penche cet été sur les premières fois de celles et ceux qui font l’actualité culturelle.

Scènes La préparation du tournage de “Rosetta” des frères Dardenne : pire que l’Actors Studio !

Entretien Hubert Heyrendt

Révélé à 26 ans à l’affiche de *Rosetta* de Luc et Jean-Pierre Dardenne en 1999 – avant de retourner pour les Liégeois dans *L’Enfant*, *Le Silence de Lorna*, *Le Gamin au vélo*, *Deux jours, une nuit* et *La Fille inconnue* – Fabrizio Rongione a, depuis, fait une belle carrière au cinéma, mais aussi sur les planches. On le reverra ainsi prochainement à l’affiche du *Déluge* de Gianluca Jodice, aux côtés de Guillaume Canet et Mélanie Laurent. Mais aussi sur la scène du théâtre Le Public, du 3/9 au 19/10, dans *Porca Strada ! Une histoire italienne*, son nouveau seul-en-scène, coécrit avec Giuseppe Santoliquido et mis en scène par Gabriel Alloing. Pour *La Libre*, le comédien bruxellois revient sur ses premières fois…

Quand avez-vous ressenti, pour la première fois, l’envie de jouer, de faire du théâtre ?

Cela vient de mon admiration pour les films italiens, les comédies que je regardais sur la Rai l’après-midi. Les films de Dino Risi, Vittorio de Sica ou Mario Monicelli, avec Vittorio Gassman, Marcello Mastroianni, Alberto Sordi… Parallèlement à ça, j’étais en admiration pour des comiques français comme Coluche, Desproges ou Thierry Le Luron… Les films italiens, c’était souvent des histoires tragiques, qui racontaient la guerre, la famine, l’injustice, mais ils arrivaient toujours à en faire des comédies. Coluche ou Desproges, c’était un peu la même chose ; ils faisaient toujours rire à propos de choses assez tragiques. Les deux combinés m’ont donné envie de faire ce métier, de raconter des histoires.

“Chaque fois que les Dardenne me proposaient un autre film, j’étais surpris qu’ils m’appellent…”

Fabrizio Rongione

Vous souvenez-vous de votre première fois sur scène ?

C’était à l’école, en troisième secondaire, dans *La Cantatrice chauve* de Ionesco. Cette pièce est particulière, parce qu’elle n’a aucun sens. Comme elle ne raconte rien, elle laisse beaucoup de place à l’improvisation et à la fantaisie de l’acteur. Du coup, ça m’a permis d’inventer des choses. C’est la première fois où j’ai fait rire des gens !

Quel souvenir gardez-vous de votre premier tournage au cinéma, dans Rosetta des frères Dardenne ?

Ma rencontre avec les frères a déterminé à jamais ma carrière. Je suis un enfant des Dardenne. J’étais en 2e année au Conservatoire quand j’ai passé le casting pour *Rosetta*. Comme je n’avais jamais fait de cinéma, cela m’a beaucoup inquiété quand j’ai été engagé. Avant le tournage, je me suis enfermé chez moi et je ne suis plus sorti pour me concentrer sur le personnage. Pire que l’Actors Studio ! Ces deux mois de préparation n’ont pas été simples, mais le tournage s’est super bien passé.

JEAN LUC FLEMAL
Fabrizio Rongione, acteur et comédien belge, né en 1973 à Bruxelles.

Je dois tout aux frères. Je ne les remercierai jamais assez. Même si mon arrivée dans le cinéma a été brutale. Moi, je me destinais plutôt à une carrière à la Woody Allen. Si je n'avais pas connu les frères, je pense que j'aurais fait du cabaret pendant plusieurs années, puis je serais arrivé au cinéma par l'écriture de scénarios et peut-être par la réalisation. Avec cette rencontre, j'ai fait un tour à 180 degrés! J'ai abordé le cinéma à un moment où je n'étais pas encore prêt à le faire. Après *Rosetta*, j'ai vraiment appris mon métier en tournant. Chaque fois que les Dardenne me proposaient un autre film, j'étais surpris qu'ils m'appellent, parce que je me disais que je n'étais pas prêt...

D'où est née l'idée d'"À genoux", votre premier one-man-show, récompensé du prix du Théâtre du meilleur seul-en-scène en 2002?
À genoux est un spectacle qui racontait mon rapport à ma famille, à mes amis. C'était l'histoire d'un acteur dépressif suite à un manque de père et dont la dépression s'était cristallisée sur ses genoux. Après *Rosetta*, j'ai fait une grosse dépression, qui m'a amené à faire une dizaine d'années de psychanalyse. Être à Cannes avec *Rosetta* a été le déclencheur de quelque chose qui remonte à l'enfance. Je m'étais inspiré de cette expérience cannoise. J'avais inventé l'histoire d'une réalisatrice que j'avais accompagnée sur la Croisette... Je jouais tous les personnages, comme dans les spectacles de Philippe Caubère.

Vous avez présenté trois fois la cérémonie des Magritte, la première fois en 2013... Pourquoi avoir relevé ce défi?
À l'époque, ça a surpris beaucoup de monde qu'un dardénien présente les Magritte! Mais pour moi, c'était naturel. Quand je regardais des films avec les cinq de l'Apocalypse (Tognazzi, Mastroianni, Gassman, Sordi et Manfredi), je les voyais ensuite dans des sketchs, le samedi ou le dimanche soir, dans des émissions de la Rai. Les Magritte, pour moi, c'était un peu ça: aller faire le con à la télé. Au début, j'ai dit non. Et puis quand j'ai accepté, avec mon comparse Samuel Tilman, on est allé voir ce qui se faisait de mieux: les Oscars et les Golden Globes. On s'est rendu compte qu'il y avait une exigence énorme en termes d'écriture. Si vous voulez faire ça bien, il faut minimum trois-quatre mois à temps plein. Vous devez concevoir toute la cérémonie. C'est comme un grand spectacle que vous ne jouerez qu'une seule fois... Au moment du compte à rebours, avant que la cérémonie débute, c'est hyper stressant! Mais c'est amusant. La règle de base de ce genre de cérémonie, c'est de faire rire les gens, de faire le show. J'en reviens toujours à mes fondamentaux...

Votre premier tournage en italien vous laisse-t-il un souvenir particulier?
C'était *Le parole di mio padre* (*Zeno*) de Francesca Comencini, qui fut présenté à Cannes en 2001. C'était mon premier film après *Rosetta*. J'étais au pic de ma dépression. J'avais commencé à écrire *À genoux* et on m'appelle pour jouer dans un film qui s'appelle "les paroles de mon père" et qui raconte l'histoire d'un dépressif ayant du mal à s'intégrer dans la société. La vie est drôle quand même... Ce n'était pas une très bonne expérience; parce que j'étais vraiment mal. Mais pour le personnage, c'était parfait... Et j'ai passé cinq mois à Rome. Pour un fils d'immigré, le retour à la mère patrie, c'est quand même toujours un mythe... J'ai beaucoup travaillé en Italie ces vingt dernières années. Ces quatre dernières années, je n'ai quasiment tourné que là-bas. Et ça, c'est grâce aux frères Dardenne, qui sont des demi-dieux là-bas!

Moustique

Date: **21-08-2024**
Page: **35**
Periodicity: **Weekly**
Journalist: **-**

Circulation: **44808**
Audience: **237384**
Size: **113 cm²**

SCENE

Belga Image

Saloperie de route

Connu pour ses rôles – toujours impeccables – chez les frères Dardenne (il a joué dans *Rosetta*, *L'enfant*, *Le silence de Lorna*, *Le gamin au vélo*, *Deux jours, une nuit* et *La fille inconnue* – on peut donc parler d'abonné), Fabrizio Rongione revient au théâtre. Avec la complicité de Giuseppe Santoliquido (auteur de *L'été sans retour*, récent succès inattendu), il ouvre la saison bruxelloise du Public avec *Porca strada*, une comédie politique sur l'histoire insensée d'un village italien menacé d'être défiguré par la construction d'une route dont on se demande où elle peut bien mener sinon aux confins de l'absurde. Autobiographique et très inspiré par l'engagement écolo du comédien, ce one man show est mis en scène par Gabriel Alloing et dévoile une autre facette du talent de cet homme qui ne veut pas baisser les bras devant les puissants, connus pour aimer écraser... - S.M.

Porca strada. À partir du 3/9, Le Public, Bruxelles.
www.theatrelepublic.be

L'Echo
Date: 31-08-2024
Page: 52
Periodicity: Daily
Journalist: Eric Russon
Circulation: 9518
Audience: 115096
Size: 623 cm²

Siegfried, Fabrizio, Maxime, Vilar et les autres font la rentrée théâtrale

Les arts de la scène ont mis les petits plats dans les grands pour une rentrée mêlant classique et contemporain et marquée par l'inauguration d'une salle de spectacle flambant neuve.

ERIC RUSSON

Difficile de savoir où donner de la tête face aux programmations de rentrée, d'autant que la plupart des lieux de spectacle ont dégainé de grands noms pour ouvrir le bal.

Tel le Théâtre Royal de la Monnaie qui ouvre avec le troisième volet de la tétralogie de Wagner et met en lumière le jeune Siegfried, personnage élevé dans le but de tuer Fafner, géant transformé en dragon, et lui voler l'anneau. Mais «Siegfried» est surtout l'histoire d'un héros qui découvre la peur. Wagner s'inspire de la tradition nordique pour nous parler du monde dans lequel nous vivons, quelle que soit l'époque. Dans cette production exceptionnelle, c'est Pierre Audi qui assure la mise en scène et le chef Alain Altinoglu qui dirige l'orchestre. Il y a de quoi saliver.

Autre ouverture en fanfare, à Louvain-la-Neuve, la nouvelle grande salle du Théâtre Jean Vilar ouvrira ses portes après des travaux de rénovation de deux ans et demi. Pour son directeur, Emmanuel Dekoninck, ce moment est tout simplement historique. «Depuis plus de 50 ans, ce lieu est un ancien réfectoire aménagé en théâtre», explique-t-il. «On avait un plateau en forme de trapèze, sans dégagement, sans cintres. Pour la première fois, on aura un vrai théâtre conçu comme tel, avec de la hauteur, un rapport entre la salle et la scène qui est pensé pour la qualité de la rencontre entre le plateau et les spectateurs. Tous les éléments de la création (fabrication de décors, de costumes) sont rassemblés dans un même lieu pour créer des spectacles dans les meilleures conditions et bien accueillir le public.» Un public resté fidèle malgré une période de transition qui a duré 3 années durant lesquelles les spectacles ont été proposés dans le Studio 12. «Il y a un attachement du public à ce théâtre, il est ancré dans l'histoire culturelle de la région. Les gens sont restés, on est rassurés.» C'est une création de la Compagnie Belle de Nuit de Georges Lini qui essuiera les plâtres de ce nouvel outil avec une œuvre de Maxime Gorki. «Les Estivants» devient «Des Estivantes» dans cette version qui sera interprétée par 14 comédiens, dont France Bastoen, Vincent Lécuyer et le jeune Félix Vannoorenberghe.

C'est par une fête que le Théâtre National entrera dans la danse. Les «Jours de Fête», organisés avec Latitude 50 à Marchin, sont l'occasion de vivre les arts vivants autrement. Installant un autre rapport avec les artistes mais aussi avec les autres spectateurs, ce mini-festival proposera entre autres une déclinaison du «Prélude de Pan» de Jean Giono par la metteuse en scène Clara Hédouin.

Quelques grands noms donnent aussi rendez-vous sur scène en ce mois de septembre. Au Théâtre Le Public, Fabrizio Rongione présentera son «Porca Strada! Une histoire italienne», coécrit avec Giuseppe Santoliquido.

Du côté du Parc, c'est Itsik Elbaz qui enfilera le sombre costume de «Monte Cristo» dans une version théâtrale signée Thierry Debroux, qui voit dans le succès estival du film avec Pierre Niney une heureuse coïncidence. «C'est un projet que j'avais après avoir monté 'Les trois mousquetaires' de Dumas. C'est un des romans de chevet de mon adolescence. On est beaucoup plus proches du roman que le film. Même s'il ne respecte pas du tout le roman, c'est un excellent film. Et on va probablement profiter de son succès. Ma version raconte le point de vue du lecteur. Dumas était un partisan de l'abolition de la peine de mort, son roman est une dénonciation de la vengeance.

Or, le lecteur est excité par cette vengeance, il a envie qu'elle s'accomplisse. Donc j'introduis un personnage de lecteur qui s'est rendu compte, comme moi, qu'il avait fait le déni de l'horreur, qu'il

AGENDA

«Des Estivantes», du 13 au 25/09, au Théâtre Jean Vilar. Site: atjv.be. Et du 3 au 12/10, au Théâtre des Martyrs. Site: theatre-martyrs.be

«Monte Cristo», du 5/9 au 19/10, au Théâtre du Parc. Site: theatreduparc.be

«Siegfried», du 11/09 au 4/10, au Théâtre Royal de la Monnaie. Site: lamonnaiedemunt.be

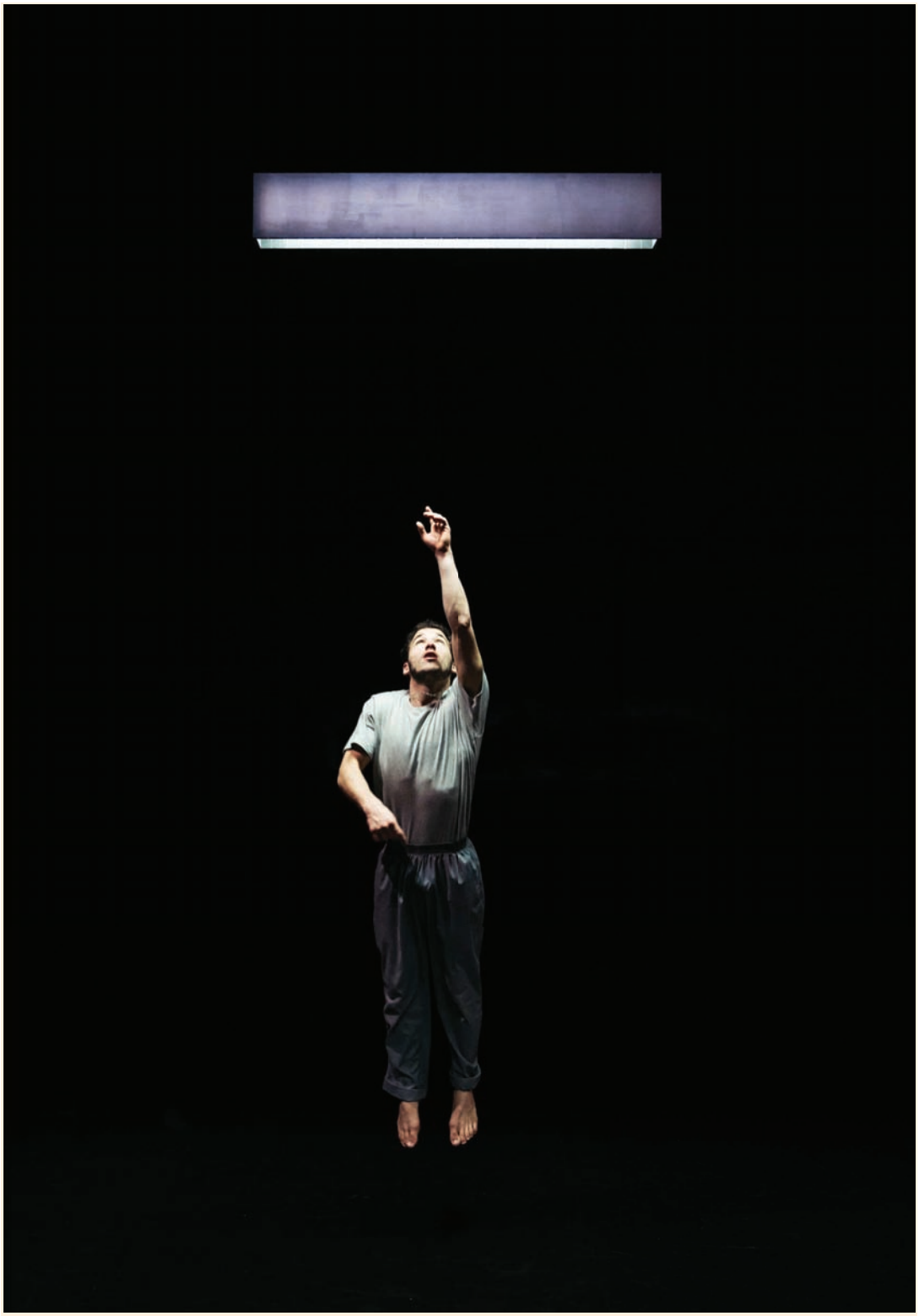
«Porca Strada!», du 3/09 au 19/10, au théâtre Le Public. Site: theatrelepublic.be

s'était fait piéger alors que Dumas était très clair sur ses intentions.»

Littérature française, répertoire russe, traditions nordiques ou cirque, la rentrée théâtrale se distingue par son éclectisme.

«'Le comte de Monte Cristo' est un des romans de chevet de mon adolescence. Notre version est beaucoup plus proche du roman que le film.»

THIERRY DEBROUX
THÉÂTRE DU PARC



«Dress Code», de Julien Carlier, le 07/09 aux «Jours de Fête» à Marchin. © DRESS CODE

Le Suricate Scènes

THÉÂTRE

Porca Strada ! Une histoire italienne : vous reprendrez bien un peu de fromage ?

Par **Adrien Cambron** 7 Septembre 2024

© *Gaël Maleux*

De Fabrizio Rongione et Giuseppe Santoliquido
Mise en scène de Gabriel Alloing
Avec Fabrizio Rongione
Du 3 septembre au 19 octobre 2024
Au Théâtre Le Public

Nous sommes en Italie. Il y a ces champs brulés par le soleil, au loin, sur les murs, des cadres mal disposés avec de vieilles photos jaunies. Un vélo. Une carte de la nation en forme de botte, un banc, un arbre méditerranéen. Mais nous sommes aussi en Belgique. Dans les sous-sols du théâtre le Public, où Fabrizio Rongione accueille son public du soir avec du cochon noir, du saucisson en fait (et tant pis pour les végé), suivi d'un peu de vin de son cousin, pour terminer par du fromage. Voilà, nos sens culinaires en action, le spectacle peut commencer.

L'acteur joue Luca, un belgo-italien de 50 ans né à Bruxelles et qui retourne tous les étés dans « sa » maison en Italie, quelque part entre Rome et Naples, là où il est né, où ses ancêtres ont coulé des jours heureux jusqu'à présent. Sauf que le maire de la petite ville de 150 habitants veut raser la propriété pour qu'une nouvelle route ramène davantage de vie (et d'argent) au village, dans le bénéfice de tout le monde évidemment.

Luca va donc nous raconter ces petits bonheurs estivaux, rentrer « chez lui », après un long trajet en voiture, avec sa famille, le premier café dans le ventre à peine avoir quitté la France, dans la première station essence italienne. Il parlera aussi de ses relations avec sa mère et son grand-père en particulier, puisqu'il n'a pas connu son père (disparu après avoir eu un rapport non protégé avec sa mère, à 16-17 ans, lors d'une fête de village). Fabrizio interprète tous les personnages, seul

en scène : le cousin (un des cousins), l'adjoint au maire du village, une tante, etc. Il tente de rationaliser la situation et rassure sa mère : la maison, jamais elle ne sera rasée.

Écrite par le comédien préféré des frères Dardenne et Giuseppe Santoliquido, Porca Stada est exactement ce qu'on vient rechercher après avoir lu le synopsis : un goût d'Italie, avec en prime de la nourriture « locale ». Il y aura les accents, les lumières tamisées ou explosant de soleil, les petites blagues envers les belgo-italiens, envers les italiens aussi. Le décor pseudo-réaliste en toc et carton-pâte exposé sur le plateau, dont ce vélo dont il ne sera pas question ici. La manière de faire de la politique, la montée de l'extrême droite, la défiance des régionaux envers les gens des capitales, pleins de suffisance, et les petits moments typiques et pittoresques d'un petit village italien.

L'histoire tient sur un bout de papier et suit le chemin qu'on attend qu'elle suive. Un peu trop d'ailleurs, ronronnant par moment, surtout vers la fin, rapidement expédiée. On comprend que ce n'était qu'un prétexte pour s'échapper en Italie un moment, revenir en été encore un peu tandis que le ciel gris encombre déjà le paysage bruxellois et ses bâtiments tout gris. Fabrizio nous offre donc avec générosité un peu de soleil, de clichés (la musique!), à travers la gouaille de ces différents personnages. Si on ressent parfois la littérature derrière le théâtre, dans son rôle de narrateur, il a l'air d'y prendre beaucoup de plaisir et met du cœur à montrer sur scène un bout d'Italie, le sien, à un public acquis à sa cause.

PRINT MEDIA
THEATRE LE PUBLIC
Ref: 14180 / NC2786347

Le Soir
Date: 09-09-2024
Page: 21
Periodicity: Daily
Journalist: Catherine Makereel
Circulation: 30284
Audience: 496686
Size: 412 cm²

« Porca Strada » au Public : Italie, quand tu nous tiens

Dans ce seul en scène qu'il a coécrit avec Giuseppe Santoliquido, Fabrizio Rongione incarne un Bruxellois d'origine italienne qui se débat avec ses racines. En filigrane se dessine le désarroi, voire la rage de ceux qui se sentent abandonnés et cèdent aux sirènes de l'extrême droite.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★☆☆

Il en va des pays comme des gens : à chacun son caractère, ses manies, ses qualités et ses défauts. Au Public, *Porca Strada* dresse le portrait de l'Italie comme on porte un toast au mariage ou aux funérailles d'un proche, en faisant le bilan d'une relation intense, se souvenant des bons moments sans éluder les petits travers de la personne aimée.

Dans ce seul en scène qu'il a coécrit avec Giuseppe Santoliquido, Fabrizio Rongione incarne Lucas, un acteur de 50 ans, d'origine italienne et installé à Bruxelles, qui se débat avec ses racines lorsqu'il apprend que la maison de ses aïeux nichée à Monte Canto, entre les vignes et les oliveraies, est menacée de démolition pour faire place à une route inutile, dont la construction a été décidée par un maire véreux, sur fond de magouilles politiques et de détournement de fonds publics. Avant même que ne commence la pièce, le comédien nous fait goûter à cette Italie de Cocagne en parcourant les rangs du public avec des plateaux de pecorino ou de saucisson, tout droit venus de ces collines gorgées de soleil.

Puis, sans crier gare, le voilà qui se met à raconter le berceau de son enfance, le pays de sa mère, tombée enceinte de lui quand elle avait 17 ans. Tandis qu'un panorama, en fond de décor, convoque un paysage de rêve, le récit de Fabrizio Rongione gratte vite derrière la carte postale pour raconter ce paradis sur terre peu à peu déserté en masse par des hommes et des femmes en quête de travail. Un paradis sur terre miné par une pauvreté qui continue aujourd'hui encore de faire fuir la jeunesse. Parce qu'il ne veut pas voir disparaître la maison de son enfance, Lucas retourne sur les lieux qui l'ont vu naître et tente de s'interposer dans une mascarade locale qui révèle les maux profonds dont souffre un peuple qui se sent abandonné. Lui qui est marié à une Bruxelloise et père de deux enfants, évoque avec humour le chemin parcouru, qui le fait aujourd'hui jongler entre un patriarcat du Moyen Age (élevé qu'il a été par un grand-père macho et une mamma pur jus) et le féminisme du XXIe siècle.

« Rage de n'être personne »

Mais surtout, en évoquant ses voyages en Italie où, dans sa tentative de stopper la démolition de la maison familiale, il rencontre une série de personnages locaux, le conteur dessine une Italie rongée par un système mafieux et perce un désarroi latent, terreau fertile à la montée de l'extrême droite. Accusé par un cousin resté au bercail de trimballer une bien-pensance prompte à « culpabiliser ceux qui sont restés sur le chemin », Lucas comprend que ceux qui votent pour Meloni aujourd'hui sont ceux qui ont tout essayé avant – la gauche, le centre, le Mouvement 5 étoiles, etc. – pour finir par ne plus savoir quoi faire de leur « rage de n'être personne ». Avec un jeu d'une agilité folle, Fabrizio Rongione endosse une foule de personnages et parvient à faire exister cette Italie si contrastée, sans être didactique, mais avec, au contraire, une gouaille irrésistible et un humour tendre.

Jusqu'au 19/10 au Théâtre Le Public, Bruxelles.

Avec un jeu d'une agilité folle, Fabrizio Rongione endosse une foule de personnages.

© GAËL MALEUX.